

# Au music-hall: GEORGES BRASSENS

par Jean Béraud

M. Georges Brassens a pu constater samedi soir, de la scène de la Comédie-Canadienne qu'il est normal pour un chansonnier parisien originaire de Sète de tout ignorer du Canada, même son existence, il n'est pas moins normal qu'au Canada français le nom et le talent de M. Georges Brassens soient déjà connus et appréciés.

Le chanteur à la guitare, surnommé je ne sais pourquoi "l'enfant terrible de la chanson française", à moins que ce soit parce qu'il appelle les choses par leur nom, a été acclamé en effet longuement à son entrée en scène, après chaque chanson et en fin de soirée, et nombre de chansons, pourtant lancées sans titre, étaient applaudies en souvenir, évidemment, de disques familiers.

Il est vrai qu'après ce que nous offrent en première partie de spectacle MM. Jacques Lorain et Gérard Thibault — tout cela qui exige à la fois beaucoup de patience et d'indulgence — l'arrivée de M. Brassens sur le plateau apparaît comme une délivrance. Ouf ! qu'est-ce qu'il faut subir avant de l'entendre ! Du bruit, du bruit bruyant s'il est nécessaire de détailler, des amateurs au talent encore au stade du spectacle... d'amateurs.

Mais M. Brassens, attention, c'est quelqu'un ! Il est très correct, avec chemise et cra-

vaté s'il vous plaît, vêtu de noir, avec un petit air solennel et amical à la fois, sans aucune prétention, plutôt gêné par tous ces gens qui sont là et qui applaudissent, faisant sa petite marche, d'une démarche d'ours en cage, entre chaque chanson, souriant à peine lorsque le public a souligné une drôlerie ou un mot pathétique. Du pathos, il en possède bien autant, sinon plus que de la drôlerie, et il fait passer le tout sans appuyer : — Si vous me comprenez, hein, moi je trouve dégoûtant qu'il y ait encore des croquants, des mendiants, des guenilloux...

Et par là-dessus, après des grossièretés qui passent parce qu'elles sont dites avec tant de naturel, un peu escamotées même — c'est le public qui les monte en épingle — voilà le chansonnier qui nous parle du bon Dieu, de la Vierge, des saints et des anges... C'est même avec un "Je vous salue, Marie" que M. Brassens a obtenu, à bon droit, son gros succès, je devrais dire son plus beau succès de la soirée. Cette prière pour racheter toutes les misères du monde est d'ailleurs un chef-d'oeuvre de texte et de composition.

Il chante beaucoup, M. Brassens, et sans se faire prier. Il parle de choses simples, simplement, et tout son répertoire porte droit et spontanément. Il chante pendant une heure et

demie, sans grande variété de thèmes, avec sa guitare et un discret accompagnement de contrebasse, et il reste tout au long éminemment sympathique. Il chante "La première fille", "Les sabots d'Hélène", la "Chanson pour l'Auvergnat", "Auprès de mon arbre", "Le Testament", "Le gorille" — et celle-ci n'est pas très recommandable, d'aucune façon — sa cocasserie étant vraiment trop lourde —, "Le Vent", "L'oncle Archibald", "La Marche Nuptiale" — celle-ci touchante à l'extrême — "Les funérailles d'antan" — une charge très amusante dans son ton macabre — "Pénélope", "Le vieux Léon", "Le cocu", tant d'autres encore, dans un mélange indescriptible de gauloiserie villonnesque, de verve montmartroise, de mysticisme aigu.

Ce n'est pas un comique, un drôle, M. Brassens, loin de là, même s'il fait rire. Je le trouve plutôt triste, et son air de détachement ne me trompe pas : cet homme sent et ressent durement, cruellement, les misères humaines ; il les comprend, il les exprime en chantant. Et comme son air désabusé ne laisse pas grand espoir que cela change beaucoup, dans ce drôle de monde où nous vivons, je dirais que M. Brassens devient, à mes yeux du moins, un drôle de désespéré.

*La Presse*

**25 septembre 1961**